

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.
- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Continuous pagination.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

BEETHOVEN

HAYDN

CHRIST. COLOMBE

JACQUES CARTIER

LES

BEAUX-ARTS

JOURNAL LITTÉRAIRE

DES ARTS, DES SCIENCES, DE L'INDUSTRIE
PÁRAISSANT LE 25 DE CHAQUE MOIS.

MAI 1864

SOMMAIRE.

PRIX DE L'ABONNEMENT : \$2,00 PAR AN.

L'ABONNEMENT SE PAIE INVARIABLEMENT D'AVANCE.

Changement de Domicile.....	pages 65
Nos Adieux.....	ib.
Revue Mensuelle.....	66
Nouvel Abécédaire Musical.....	67
Une Séance Littéraire.....	ib.
Concert du Cercle Littéraire.....	ib.
Conseils d'un père (Poésie).....	69
Originalité d'un futur Artiste.....	70
Les Sociétés Littéraires.....	ib.
Une Spéculation Musicale.....	71
Les Mauvais Livres.....	72
Les Abeilles en Suisse.....	74
Les Confrères-Musiciens.....	ib.
Derniers Souvenirs d'un Musicien.....	75
Édilité Montréalaise.....	77
Courrier de Paris.....	78
Paroles de F. Tourle. — L'HIRONDELLE D'HIVER — Musique d'Et. Arnaud.	

PRIX POUR SIX MOIS : UN DOLLAR.

L'ABONNEMENT SE PAIE INVARIABLEMENT D'AVANCE.

LE POUSSIN

VAN DICK

ALBERT DURER

ARCHIMEDE

GALVANI

GI D'AREZZO

RAPHAEL

GUTTENBERG

CUVIER

VOLTA

ON S'ABONNE
CHEZ

GUST. SMITH & M. LEPROHON

144, rue Craig, 144

MONTREAL.

DERNIER AVIS

AUX ABONNÉS.

**Payez de suite Un Dollar
pour les SIX MOIS de votre
abonnement aux Beaux-Arts.**

MONSIEUR LE DIRECTEUR

25 Mai 1864.

LES BEAUX-ARTS

2^{me} Année.

REVUE MENSUELLE

DES SCIENCES, DES LETTRES, DE L'INDUSTRIE

PARAISANT LE 25 DE CHAQUE MOIS.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Le numéro complet, par An..... \$ 2, 00.
La Musique seule, id. \$ 1, 00.

PROPRIÉTAIRES-ÉDITEURS :
GUST. SMITH. — M. LEPROHON.

PRIX DES CARTES ET ANNONCES :
Par An, \$ 3, 00.
avec envoi du Numéro complet.

CHANGEMENT DE DOMICILE.

À dater du 1^{er} MAI, notre Imprimerie
et les Bureaux de notre journal seront
transférés À MONTREAL, 144, rue Craig.

Toute personne qui aurait des communications à
nous transmettre devra les envoyer à notre bureau,
144, rue Craig (porte voisine des Magasins de
M. Garth), ou venir elle-même à notre Imprimerie ;
la meilleure réception lui sera toujours faite.

Nous prions aussi tous nos confrères qui échan-
gent avec nous de vouloir bien envoyer leur journal à no-
tre nouvelle adresse, 144, rue Craig (Montréal.)

AVERTISSEMENT.

Nous prévenons nos abonnés que nous avons sup-
primé l'Agence de MM. Boucher & Munseu, à
Montréal.

C'est donc à nous seuls qu'on devra dorénavant
s'adresser pour tout ce qui concerne le journal les
BEAUX-ARTS.

Gust. SMITH.
M. LEPROHON.

NOS ADIEUX.

Lorsque nous avons fondé notre journal, nous avions confiance dans
le bon vouloir des Abonnés pour ce qui concerne l'exactitude, de leur
part, à nous envoyer le montant de leur abonnement. De ce côté, les
résultats n'ont point répondu à notre attente.

Puisqu'il en est ainsi, nous prévenons nos Abonnés que nous cesse-
ront la publication de notre journal de la manière suivante :

1^o Les abonnés qui ont souscrit le 25 Avril 1864 recevront le jour-
nal jusqu'au 25 Septembre inclusivement ;

2^o Les Abonnés qui ont souscrit le 1^{er} Janvier 1864 recevront le jour-
nal jusqu'au 25 Juillet inclusivement ;

3^o Enfin, les personnes qui ont payé Une Année d'abonnement rece-
vront intégralement, par la poste, la moitié du montant de leur abon-
nement. — Nous ne faisons, en agissant ainsi, que remplir notre devoir.

Nous quittons le journalisme avec l'espoir que nous ne lais-
serons derrière nous aucun sujet de mécontentement.

Encourager les Arts, promouvoir le progrès des Beaux-Arts,
nous semblait être une belle tâche à entreprendre. Quelques per-
sonnes nous ont sollicité de continuer notre œuvre ; mais, con-
tre notre attente, un bien plus grand nombre de personnes ont
complètement oublié ce dicton « toute peine mérite salaire. »

Mieux vaut donc que nous renoncions au désir que nous é-
prouvions de faire avancer les Arts en Canada au moyen d'une
littérature variée et instructive à la fois.

Désormais, nous vivons dans la retraite laissant à chacun le
soin de se diriger dans la voie que l'instinct naturel pour la mu-
sique lui a tracée.

Un dernier mot. On nous a prêté l'intention de transformer
le cadre de notre journal, et aussi, d'en faire un jour une feuille
politique. Non ; notre seule intention était, si les abonnés avaient
répondu à notre appel concernant la rentrée des fonds, de plus-
cer des gravures sur bois reproduisant les œuvres de nos habiles
industriels et les travaux artistiques de nos peintres et de nos
statuaires.

Les Propriétaires-Éditeurs,
GUST. SMITH,
M. LEPROHON.

N. B. — Si un certain montant des abonnements venait à notre aide,
nous nous empresserions de continuer la publication de notre journal.

REVUE MENSUELLE.

Montréal, le 21 Avril 1864.

Ainsi que nous le fesions entrevoir dans notre dernière revue, les gens qui comptaient sur la réunion de la conférence pour mettre fin au conflit dont le Danemark est le théâtre s'exagéraient singulièrement l'influence de cette réunion, et surtout ne tenaient pas assez compte de l'état des esprits en Prusse et en Autriche. Il est certain, en effet, que les résolutions et la conduite des plénipotentiaires de ces deux pays devaient être influencés par l'esprit des gouvernements qu'ils représentent et que leurs prétentions devaient devenir d'autant plus grandes que les succès de l'armée Austro-Prussienne seraient plus éclatants. C'est à ce point de vue surtout que la prise de Düppel et l'occupation de tout le Jutland étaient regrettables. Aussi, lorsque la nouvelle de ces faits nous est parvenue, en partisan de la paix nous en fûmes très affecté. La suite des événements ne tarda pas à nous démontrer combien nos craintes étaient fondées.

En effet, après une première réunion à laquelle, sous le futile prétexte de l'absence des représentants de la Confédération Germanique, ni le représentant de la Prusse, ni celui de l'Autriche ne voulurent assister, on fut forcé de choisir un nouveau jour pour ouvrir les délibérations. Le jour fixé étant arrivé, la première réunion fut encore insignifiante; enfin, après quelques délais de plus en plus regrettables, la question de l'armistice ayant été posée, les envoyés allemands répondirent qu'ils n'avaient aucune instruction à cette égard et qu'ils étaient dans l'obligation d'en référer à leurs gouvernements.

Voici donc de nouveau l'armistice renvoyé aux calendes grecques, et nous savons par expérience comment les Prussiens utilisent le temps.

Depuis la prise de Düppel, en effet, leur ardeur a été loin de se ralentir. On aurait pu croire qu'un premier triomphe ayant suffisamment constaté la supériorité de leur armée, leur aurait permis de se montrer moins agressifs; il n'en a rien été, et le Jutland tout entier est aujourd'hui occupé par les Prussiens. Ils procèdent avec une grande rigueur, et tout le pays tombé en leur pouvoir est impitoyablement rançonné.

Pendant que toutes ces choses se passent et que la Conférence essaie vainement d'arriver à un résultat, les Danois, se repliant devant l'ennemi, se défendent

de leur mieux. Sur terre, leur faiblesse numérique rend leur défense plus héroïque que fructueuse; mais sur mer les choses prennent un tout autre aspect. Les Danois bloquent tous les ports de la Baltique, et ils causent un préjudice notable à la marine et au commerce allemand. Les Autrichiens ont réuni leur flotte de la mer Baltique à la flotte prussienne, et ils croisent de concert dans les parages de l'embouchure de l'Elbe. Les Anglais leur ayant demandé quelles étaient leurs intentions, ils ont répondu qu'ils voulaient simplement empêcher les Danois de bloquer Hambourg.

La flotte anglaise du canal a été mise sur pied de guerre, et Lord Grey a annoncé à la Chambre des Communes que cette flotte formidable était prête à partir dans les 24 heures. L'escadre Autrichienne qui, après avoir franchi le détroit de Gibraltar, se trouvait à Lisbonne, a quitté cette ville et est à croiser dans l'Océan. Il est probable que si cette flotte entrait dans la mer Baltique, la flotte anglaise ne tarderait pas à la suivre, car l'Angleterre a un intérêt trop sérieux à ne pas laisser l'Allemagne s'emparer complètement de cette mer, pour voir tranquillement la petite escadre Danoise en force aussi supérieure.

L'opinion publique, en France et en Angleterre, est, du reste, fort irritée, et la manière de procéder des Prussiens a été loin de leur faire des amis dans ces deux pays. La France, cependant, n'a encore fait aucune démonstration belliqueuse à cette égard, et rien ne vient déceler que le gouvernement Français entrevoit comme probabilités des éventualités belliqueuses.

Pendant trois semaines l'Angleterre a eu une prière d'ovations que lui a fait subir Garibaldi par visite. Nous ne nous arrêtons pas à faire le compte-rendu de tous les fêtes que le peuple anglais a données au trop fameux agitateur italien; cette tâche pourrait absorber le numéro des *Beaux-Arts*. Nous voulons nous arrêter à quelques réflexions sur certaines paroles imprudentes échappées au solitaire de Caprera.

Quel qu'ait été en effet l'objet de son voyage, quelles qu'en soient un jour les conséquences, une grande et sérieuse vérité est acquise à l'histoire: c'est que l'Italie méridionale doit à l'Angleterre la sanglante anarchie qui la désole depuis quatre ans. " Représenté par Lord Palmerston et par Lord Russell, a dit Garibaldi, le gouvernement anglais a fait beaucoup pour l'Italie; sans l'amiral Mundy, je n'aurais jamais pu passer le détroit de Messine, et Naples serait encore au pouvoir des Bourbons." Si tristes que soient ces vœux,

il faut les recueillir, les méditer; ils mettent à nu la complicité de l'Angleterre, que jusqu'alors ses hommes d'État n'avaient cessé de nier.

Les conséquences n'en sont que trop manifestes. En détruisant la sécurité du Piémont et la tranquillité de l'Italie, l'Angleterre a compromis du même coup toute la politique de l'Europe. La paix de Villafranca n'ayant pu porter ses fruits, les puissances ont été jetées dans une situation violente et fautive, et l'occident tout entier a ressenti un malaise qui n'a fait que s'aggraver depuis lors.

Comment s'étonner après cela de voir aujourd'hui la Prusse attaquer, déchirer, non directement, mais par ses actes, le traité de Londres dont elle s'efforce de rendre l'application impossible? Elle ne fait que suivre les leçons qu'elle a reçues. Et qui les a données? Qui la pousse à démembrer pièce à pièce la couronne de Danemark? Est-ce la France qu'on accuse toujours d'arrière-pensées et à qui on attribue volontiers toutes les révolutions? Non; ce sont, il faut bien l'avouer, les puissances réputées les plus conservatrices sur qui retombe la responsabilité du trouble, du malaise européen.

Nouvel Abécédaire Musical

PAR GUSTAVE SMITH.

Nous annonçons au public et aux Directeurs et Directrices des Pensionnats que notre *Abécédaire musical* étant complètement épuisé, nous nous occupons en ce moment d'en rédiger une nouvelle édition qui sera considérablement augmentée et dont le prix sera le même que celui de la première édition, soit 25 cents, l'exemplaire ou \$ 2.00 la douzaine.

Nous enverrons prochainement un *Prospectus* accompagné d'un tableau de Souscription afin que toute personne qui y inscrira son nom veuille bien en même temps nous indiquer le nombre d'exemplaires dont elle aura besoin.

Le *Nouvel Abécédaire Musical* paraîtra le 15 Août prochain.

Nous donnons dans ce numéro une charmante romance intitulée « *L'Irondelle d'Hiver* » composée par le gracieux Étienne Arnaud, dont toutes les compositions se distinguent par la grâce et l'élégance.

UNE SÉANCE LITTÉRAIRE.

Le 15 de ce mois, une séance extraordinaire a eu lieu dans la salle de la société de l'Union Catholique. M^{rs} Ignace Bourget avait bien voulu honorer de sa présence cette séance composée de l'élite de la société de Montréal; l'hon. M. Chauveau assista aussi à cette petite fête de famille.

À cinq heures, M. Desrosiers, président, fit un court discours

d'ouverture dont les quelques mots exprimés avec une grâce parfaite suffirent pour renseigner l'auditoire sur les progrès de la société. Il termina en annonçant que M. Dansereau et A. Genand feraient les frais de cette séance.

En effet, M. Dansereau prit place à la tribune et fit une intéressante lecture sur les Missionnaires qui parcourent tous les points de l'univers pour y propager les saintes doctrines de la religion catholique.

Après cette lecture, M. Henri Gauthier, accompagné par M. Lavallée, exécuta un charmant morceau sur la flûte. M. Gauthier a joué avec un goût exquis et s'est montré comme toujours un artiste de talent.

Puis M. Auguste Genand a retracé avec habileté les passages les plus intéressants de la vie du R. P. Ravignan. Cette lecture dénote chez son auteur les bonnes qualités de l'écrivain et le désigne à tous ses condisciples comme un modèle de persévérance pour les études littéraires dont il s'occupe avec une si grande assiduité et un si complet succès.

Aussitôt après cette excellente lecture, notre digne Evêque prononça quelques paroles élogieuses pour MM. Dansereau et Genand, et déduisit en peu de mots le discours d'ouverture du président en félicitant les membres de l'Union Catholique sur le zèle et la persévérance que montrent tous les associés de cette société pour la prospérité d'une œuvre que leur directeur conduit avec tant d'habileté et dont la bonté attire chaque jour bon nombre de nouveaux adhérents. M^{rs} Bouget se retira et la séance se termina ainsi; elle laissera d'agréables souvenirs à ceux qui y assistèrent.

CONCERT DU CERCLE LITTÉRAIRE DE MONTRÉAL.

Nous avons souvent entretenu nos lecteurs de l'Union-Catholique de Montréal; mais il est une autre Société qui rend des services fort importants: c'est le Cercle Littéraire.

Ce cercle se compose de jeunes gens studieux que dirige M^{rs} Desmazures. Le but que se propose ces jeunes lettrés est de s'instruire entre eux pour le bien de tous.

Cette société n'a point de ressources, comme la plupart de nos sociétés littéraires, et, cependant il fallait qu'elle s'en créât pour le progrès même de la société. C'est ainsi qu'un concert fut organisé dans le but de satisfaire certaines demandes faites par les membres du Cercle Littéraire.

Un concert fut donc annoncé et les noms qui figuraient sur le programme offraient certainement un attrait tout particulier aux amateurs de bonne musique. En peu de temps, le personnel de cette séance musicale fut en mesure de se mettre à la disposition de M. l'abbé Desmazures dont l'activité et la bienveillance assuraient à l'avance aux artistes un auditoire désireux de se rendre à son appel.

En effet, la soirée du 19 mai était employée à satisfaire les

membres du Cercle Littéraire, et on peut dire qu'ils furent entièrement satisfaits de l'organisation du concert.

Le premier morceau fut parfaitement exécuté; c'était l'Ouverture du *Barbier de Séville* jouée par dix musiciens. Chacun y remplit sa partie avec sistance et l'ensemble de l'exécution fit ressortir le talent de tous. Ce morceau a été exécuté avec cette rapidité qui est de tradition dans les grands orchestres de l'Opéra italien et avec laquelle elle a le vrai caractère que son auteur lui a donné; or, l'on sait qu'il est peu d'amateurs qui peuvent arriver à la rapidité du véritable mouvement de cette ouverture.

M. T. Ducharme chanta fort bien une *Ode à la Pologne* qui lui valut des applaudissements mérités.

Il est un instrument qui se distingue par sa naïveté et son caractère tout particulier: c'est le hautbois. Placé entre les lèvres de M. Baricelli, il produit les plus ravissants effets, il communique à l'auditoire les plus délicieuses sensations. M. Baricelli exécuta avec une parfaite expression un morceau varié qui fut fort goûté par les amateurs.

On a raison de dire que le gosier est un instrument bien fragile. Mlle de Angelis qui devait chanter à ce concert une charmante cavatine en a été empêchée par un mal de gorge. Elle a été remplacée par Mlle Regnault qui a chanté avec talent la *Voile égarée*. Elle fut chaleureusement applaudie; ce n'est pas la première fois qu'elle reçoit une marque de sympathie aussi vive, et, pour notre part, nous aimons toujours à l'entendre.

Nous avons entendu avec plaisir le morceau d'un opéra peu connu ici, celui de la *Reine de Chypre* composé par le très-regretté Halévy, l'auteur de la *Juive*, cet autre opéra dont la conception si admirable a valu au compositeur, dès la première représentation, tous les honneurs qu'on doit au génie. Un grand air de la *Reine de Chypre* a été parfaitement chanté par M. Lavoie. nous eussions aimé entendre une seconde fois ce charmant baryton pour apprécier les excellentes qualités dont il fait ressortir tous les effets avec un rare talent.

La *Marche du Prophète*, du célèbre Meyerbeer (il est mort récemment) a été bien rendue par MM. Gauthier, Baricelli, Lavallée et Sancer, et terminait brillamment la première partie du concert.

Quand on prononce les noms de MM. Trottier et Boucher, on doit s'attendre à entendre des scènes comiques chantées avec une verve charmante. L'auditoire distingué qui occupait la Salle des Artisans attendait avec une vive impatience l'intermède (un matin dit un jour, qu'il avait entendu un magnifique *entremets*.) L'impatience du public était motivée par le désir d'entendre l'Opérette des *Deux Aveugles* jouée par MM. Trottier et Boucher. Voici donc nos deux aveugles en scène et débitant avec esprit le rôle de Patuchon et de Giraffier. Ces deux amateurs ont si parfaitement joué cette pièce, que nous n'avons rien à ajouter à la satisfaction réelle que leur a témoignée l'auditoire. Les chauds applaudissements valent le plus souvent beaucoup

mieux que les quelques lignes d'un écrivain.

La seconde partie du concert a été aussi bonne que la première. Verdi est un compositeur qui nous est à tous trop connu pour que nous le fussions valoir à nos lecteurs; mais si ce compositeur est populaire dans notre contrée, son œuvre sur *Jeanne d'Arc* ne nous était pas encore arrivée. Il a fallu que M. Baricelli ait bien voulu nous communiquer cette partition dont il a arrangé les parties d'orchestre pour que nous puissions jouir d'une musique au cachet si dramatique. Les premières mesures de cette ouverture indiquent bien les sinistres apprêts du combat. Mais bientôt l'action change de physionomie. Le son de la flûte se fait entendre pendant plusieurs mesures sur un groupe d'accords brisés soutenus par une basse remplie d'harmonie. C'est M. Gauthier qui exécute à merveille cette agréable et difficile transition musicale. Puis vient une pastorale exécutée alternativement par la flûte, le hautbois et la clarinette; ce morceau termine en forme de trio et est d'une facture élégante et harmonieuse. M. Baricelli joua avec une exquise délicatesse et luttait agréablement avec la flûte magique de M. Gauthier. Mais ce calme est de courte durée; il faut encore assister aux bruits avant-coureurs de la guerre; aussi entend-t-on de nouveau les premières mesures de l'ouverture sur un deux-quatre qui fait pressentir un dénoûment vif, animé. En effet on quitte le mineur pour entrer dans le ton de ré majeur sur lequel on entend un six-huit en *vivace* qui se distingue par plusieurs transitions harmoniques d'un magnifique effet et où chaque musicien a déployé une énergie égale au talent qui caractérise tous les exécutants.

Le *Faust* de Gounod qui paraît vouloir se naturaliser en Canada contient plusieurs airs d'un genre tout nouveau. M. Gounod a montré une grande hardiesse en traitant le poème de Goethe, sujet que le génie de Meyerbeer n'a jamais voulu affronter. Il est vrai que les caractères de Faust, de Méphistophélès et de Marguerite sont si remplis d'incidents fantastiques, de positions difficiles qu'un tel sujet est bien fait pour effrayer le compositeur le plus habile.

M. Gounod s'est mis au-dessus des préjugés, des craintes que quelques uns de ses confrères avaient conçus au seul titre d'un libretto sur Faust. Qui risque rien, n'obtient rien. Un prix de Rome pouvait donc entreprendre cette tâche (car M. Gounod est un lauréat dont le talent est depuis longtemps connu) et réussir au-delà même de ses espérances. Il n'y a plus à en douter, le *Faust* de M. Gounod a été accueilli avec le plus grand succès sur la scène française, et nous ne nous en étonnons pas, si nous en jugeons par l'air que M. Ludger Maillet a chanté. Ce morceau, fort court, est remarquable par sa facture; des harmonies nouvelles et d'une grande difficulté pour le chanteur sont placées dans cette mélodie: car M. Gounod a le grand mérite de ne jamais sacrifier la mélodie à l'harmonie ou à ses rai-des formules; il sait captiver l'âme en même temps qu'il flatte

l'oreille de l'auditeur, qualités précieuses chez un compositeur.

M. Maillet a captivé son auditoire et a fait entendre un fameux *ut* de poitrine qui se trouve placé sur le point-d'orgue qui termine le morceau. Il a été très-applaudi.

Rien ne manquait à cette séance musicale pour la rendre intéressante. Ainsi M. Lavallée est venu nous charmer pendant dix minutes, temps qui lui était nécessaire pour exécuter un bon morceau sur la *Prière de Moïse* tirée de l'Opéra du même nom composé par Rossini. Ce jeune artiste est un excellent pianiste que nous recommandons avec le plus grand plaisir aux familles. Il serait superflu que nous insistions sur ses mérites, car l'exécution brillante et expressive que nous avons pu apprécier chez lui déjà plusieurs fois le place au premier rang de nos musiciens.

Enfin Bellini, le magnifique Bellini, termina le concert. L'Ouverture de *Norma* fut choisie pour clore cette séance, et elle fut exécutée à la satisfaction du public qui ne pensait point à se lever tant il paraissait jouir de tout ce qu'il venait d'entendre.

Plusieurs membres du Clergé avait bien voulu assister à cette réunion de famille. L'hon. Surintendant de l'Éducation qui ne manque jamais de se rendre à toute invitation où la Littérature et les Arts ont la mission d'interpréter les productions de nos grands écrivains ou de nos célèbres musiciens, l'hon. M. Chauveau, dis-je, a gracieusement offert sa part d'applaudissements à tous les exécutants. Personne ne doit rester indifférent à des marques de sympathie qui sont bien faites pour encourager la jeunesse à travailler avec ardeur au progrès des Arts et des Lettres.

Si nous avons été trop long dans ce compte-rendu, sachez, chers lecteurs, qu'on ne saurait trop prolonger un article lorsqu'on a que du bien à dire sur son prochain. Si la médisance est chose très-facile pour le plus grand nombre, il nous semble qu'il est plus facile encore de parler pour exprimer de bonnes paroles envers autrui. Il vaut mieux, dans ce monde, chercher à se rendre service, à s'unir et à conserver de bonnes relations si l'on veut que tout y marche au mieux des intérêts communs.

CONSEILS D'UN PÈRE.

Approchez, mes enfants, objet de ma tendresse,
Embrassez votre père, et de sa faible voix
Recevez les conseils que son cœur vous adresse,
Hélas! pour la dernière fois.

Je me meurs: vers la tombe un mal cruel m'entraîne.
Je souscris sans murmure aux célestes décrets.
Biens, honneurs et plaisirs, je quitte tout sans peine;
Vous seuls excitez mes regrets.

Adorez, aimez Dieu: sa bonté tutélaire,
Mieux que je n'aurais fait, règlera vos destins.
Devenez ses enfants: si vous l'avez pour père,
Vous ne serez point orphelins.

Au risque de ses jours, une mère chérie
Vous porta dans ses flancs, vous nourrit de son lait.
O mes enfans! deux fois vous lui devez la vie:
N'oubliez pas un tel bienfait.

Infortuné troupeau, loin de la bergerie,
Un jour vous errerez sans berger et sans chien.
Tenez-vous réunis: que l'amitié vous lie,
Et soit toujours votre soutien.

Chérissez la vertu; cultivez la science;
Méprisez les honneurs; fuyez la volupté;
Et de vos revenus soulageant l'indigence,
Amassez pour l'éternité.

N'ambitionnez pas l'orgueilleuse opulence:
Le bonheur ne gît point au fond des coffres-forts.
La pieuse vertu, la sage tempérance,
Voilà quels sont les vrais trésors.

De mensonge jamais ne souillez votre bouche,
Et de la médisance abhorrez les attraits.
Détestez les conseils de la haine farouche,
Et vengez-vous par des bienfaits.

Soyez humbles, mes fils; ma fille, sois modeste;
Crois que la vanité de l'honneur est l'écueil
De nous et de nos traits veux-tu voir ce qui reste?
Ose un jour ouvrir mon cerveau.

Je touche au terme heureux d'un périlleux voyage.
J'ai peu goûté la vie, et je crains peu la mort.
Plus à plaindre que moi, vous quittez le rivage,
Tandis que je surgis au port.

Mais je sens que ma voix sur mes lèvres expire....
Adieu, mes chers enfans: vivez, vivez heureux.
Mon cœur mourant, ce cœur que la douleur déchire,
Pour vous forme encore des vœux.

Daigne le Tout-Puissant bénir vos destinées,
Vous garder le cœur pur, l'esprit bon, le cœur sain,
Aux jours qu'il vous réserve, ajouter mes années,
Et nous réunir dans son sein!

. On a baissé le boulevard en face du théâtre de la Porte-Saint-Martin, de cette façon les recettes de ce théâtre sont plus élevées.

Originalité d'un futur Artiste.

On sait que M. Panneton, jeune musicien et élève de M. P. Letondal, était parti, il y a quelques semaines seulement, pour l'Allemagne. Son père, qui habite la ville de Joliette, l'y avait envoyé pour continuer son instruction musicale au Conservatoire de Leipsick. Nous apprenons que le futur artiste a fait un charmant voyage en Europe, qu'il est resté *trois jours* à Leipsick, et, que trouvant ce séjour assez ennuyeux, il a eu l'ingénieuse pensée d'employer les fonds, que son père lui avait remis pour son voyage, à l'exécution de son prompt retour en Canada.

Arrivé à Leipsick, M. Ch. Panneton s'aperçut qu'on n'y parlait que l'allemand.

M. Panneton reçut deux heures avant l'arrivée de son fils une lettre de ce dernier qui lui annonçait son retour vers le toit paternel.

Si jamais ce jeune homme travail le piano avec autant d'ardeur et d'activité qu'il en a mis à exécuter son voyage *d'aller et retour*, nous lui prédisons une destinée brillante, une réputation colossale et une habileté sans pareil dans les deux Amériques.

Cette campagne prouve de la part de ce jeune commençant une grande disposition pour l'état militaire, lequel exige le courage et la prévoyance alliés à l'activité et à l'intelligence.

Voilà donc, non pas une affaire manquée, mais bien un musicien manqué et un père tant soit peu courroucé de voir la tendresse immodéré de son fils pour le sol canadien. Que Dieu protège le père et l'enfant!...

P. S.—Il paraît que M. Panneton va partir prochainement pour la France. Nous prévenons ce jeune musicien qu'on parle bon français à Paris.

LES SOCIÉTÉS LITTÉRAIRES À MONTRÉAL.

Nous éprouvons un sentiment de véritable satisfaction en observant le goût qui se manifeste de plus en plus, chez la jeunesse, pour les études littéraires. Nous applaudissons de tout notre cœur au succès de ces jeunes gens qui cherchent dans le travail ce que quelques uns repoussent avec une si incroyable présomption, c'est-à-dire l'amour des bons principes, des saines doctrines de la morale et de la religion. S'il en est qui vivent dans l'erreur, un jour viendra que la majorité de la jeunesse montrant l'exemple de ces trois vertus pratiques attireront dans leur cercle ces jeunes incrédules qui sont plus présomptueux qu'indifférent. L'incrédulité est une chose de mode; elle se manifeste de temps à autre comme pour entretenir l'ardeur du plus grand nombre pour les choses pures. La présomption est voisine de l'erreur. La présomption est encore sœur de l'orgueil, et, tel qui est atteint de ce dernier défaut est capable de s'égarer dans l'étroit sentier de la raison, car le fait seul de l'or-

gueuil est de fausser l'esprit de quiconque veut se placer en redresseur des choses humaines.

Eh bien; disons de suite et pour l'honneur de notre Canada, que nous n'y connaissons point d'incrédules. La foi est encore trop vive chez nous pour que pas un seul canadien veuille fronder tout principe basé sur la morale, sur la justice et sur la religion. On en voit de ces êtres qui, dans le monde, affectent une certaine indifférence religieuse; mais, rentrés chez eux, ils ne se coucheront pas sans faire leur prière. Là, ils sont seuls, personne ne les voit. Ils font les esprits forts dans un salon, et telle est la force de l'habitude, chez ces êtres infiniment petits au fond, qu'ils ne sauraient terminer la journée sans penser à prier le bon Dieu.

Nous ne voulons point penser qu'il existe en Canada de ces êtres fantasques. Nous aimons mieux croire au bien qu'au mal, et si nous accueillons avec plaisir le premier nous repousserons par là même le second de toutes nos forces.

Or, les Sociétés Littéraires qui font l'ornement de notre cité, ne peuvent produire que de bonnes choses; elles ne peuvent que faire du bien et en déverser sur la population toute entière. Honneur donc à l'initiative des habiles directeurs de ces sociétés qu'ils dirigent avec tant de succès!

Ces Sociétés Littéraires offrent dès à présent les moyens les plus propres à la culture de l'esprit. Chaque société possède une bibliothèque, et les livres qui y sont accumulés donnent à leur simple examen une haute idée des organisateurs de ces cercles où se rend exactement la plus brillante jeunesse de notre cité. Ces cercles intellectuels s'agrandissent de plus en plus; et, un jour viendra où nous compterons parmi nos hommes politiques des membres de plusieurs de ces sociétés.

Il est donc permis aujourd'hui à un jeune homme studieux de pouvoir s'instruire gratuitement; cette considération est, à nos yeux, une des plus importantes de notre siècle. Et, en effet, il y a bien peu de jeunes gens qui pourraient acheter tous les ouvrages que nous voyons en ce moment dans les bibliothèques, et surtout qui consentiraient à s'en procurer une certaines variétés sur le sujet qui les intéresse le plus. Ainsi ces bibliothèques sont autant de trésors offerts à une génération intelligente et désireuse de s'instruire. Qu'on vienne donc dire maintenant que le clergé paralyse le progrès chez un peuple lorsqu'on voit au contraire le prêtre à la tête de la jeunesse et lui offrir avec un admirable dévouement tout ce qu'il possède, honneur, vertu, religion, instruction, et plus encore, cette tendre sollicitude qui sauve un si grand nombre d'enfants!

Supposons un moment notre Canada sans Clergé, isolé de tout moyens spirituels, que deviendrions-nous, sans le prêtre, comment dirigerions-nous notre conscience et à quels dangers ne nous exposerions-nous pas sans sa présence parmi nous?

Tant que nous avons dû penser à nos besoins matériels le danger était peut-être moins grand pour nous; mais au fur à mesure que le bien-être s'est introduit dans nos familles, grâce

à notre travail, à notre énergie, le goût du luxe y est aussi venu graduellement pour le malheur de toutes les sociétés et pour jeter le trouble dans les ménages à quelque condition qu'ils appartiennent.

Voilà au milieu de quel monde naît, est élevé, se meut cette jeunesse pour laquelle le danger est si grand dans notre siècle de progrès. C'est pour cette raison que le prêtre nous est si nécessaire, que sa présence nous garantit si sûrement l'avenir de notre triste existence.

L'action du Clergé n'est donc pas d'enrayer l'expansion de l'intelligence humaine mais bien au contraire de la guider de manière à ce qu'elle s'exhale sans crainte au milieu du tourbillon mondain qui, sur son passage, enveloppe dans ses nuages tout ce qui est impur et dangereux pour la jeunesse, heureux quand ce tourbillon ne fait que paraître pour quelques uns et les fortifie plus, après, s'il est possible, dans leur croyance religieuse!

Voilà pourquoi l'action du Clergé, en Canada, est sublime; son action est en rapport direct avec les dangers qu'il envisage dans le moment actuel des choses; son expérience des hommes lui fait voir la gravité des faits avec une admirable précision et le saint ministère qu'il exerce avec tant de zèle dans tous les rangs de la société lui permet d'observer les ravages que causent aujourd'hui ces nouvelles idées émises avec ces deux grands mots « Matérialisme — Réalisme — » qui sont la base fondamentale dans un nouvel ordre de chose dont le principe infernal est la régénération de la société dans tout l'univers où les nations ont l'absurdité, (selon le raisonnement de ces utopistes) de se laisser gouverner par des souverains. Serait-ce que cette dignité doit passer de mode? Car le croirait-on, et très-heureusement pour la chrétienté, la religion est, en France, et en ce moment, une chose à la mode. Tant mieux, car il est des choses de mode qui ne se passent jamais à cause de leur bon goût, de leur utilité, de leur beauté, voire même de leur sublimité.

Ce n'est donc pas insulter la religion que de la mettre à la mode. En voici les différentes raisons:

1^o Il est de bon goût, dans le monde, d'aimer la religion lorsqu'on la voit surtout menacée par le plus petit nombre;

2^o On ne peut contester l'utilité de la religion chez une nation; la religion est le principe vivifiant d'une société; les peuples les plus dévôts sont ceux qui obtiennent le plus de grâces du Très-Puissant;

3^o La beauté de la Religion ne trouvant de détracteurs que parmi cette classe de gens infimes du côté de l'esprit, elle ne saurait être révoquée en doute:

4^o La sublimité qui caractérise le culte catholique étant inhérente au dogme, il est incontestable que tout ce qui s'y rattache est pur, est saint, est sublime.

Ces quatre points bien compris nous font admettre volontiers que l'ingéniosité de quelques indifférents en matières religieuses ait provoqué cet élan, chez la jeunesse, de suivre avec ardeur

toutes les conférences, tous les entretiens, tous les sermons. C'est une mode sublime, puisqu'elle ramène au bercail nombre de brebis égarées.

Il n'y a que le prêtre qui sache toujours se mettre à la portée de ceux qui s'adressent à eux, et ce qui le prouve, en France, c'est le mouvement religieux qui se produit chez les jeunes gens les plus instruits.

Pour notre Canada, la foi existe et ne tombera jamais, espérons-le; néanmoins le Clergé veille constamment sur son troupeau et il veille d'autant mieux qu'il l'aime. Ce troupeau, c'est la jeunesse. C'est pour elle que ces Sociétés Littéraires sont fondées; c'est pour elle que les hommes les plus respectables viennent par leur langage rempli de foi et de charité l'encourager à persévérer dans la voie que lui trace, d'une manière si désintéressée, le Clergé tout entier.

En résumé, d'après ce que nous venons de dire, les Sociétés Littéraires du Canada, et de Montréal, en particulier, sont appelées à rendre d'immenses services. Que chaque membre se considère défenseur naturel de la religion aujourd'hui menacée, et que ce soit au moyen des-voix pacifiques qu'il y parvienne. Si la semence est bonne, la moisson sera abondante. De même, ces sociétés étant assises sur des bases solides, elles ne pourront disparaître, et toutes les œuvres qui en sortiront seront des travaux qui conserveront et protégeront les bons principes contre toute attaque de quelque part qu'elle arrive.

Prospérez, prospérez belle cité de Montréal! Et vous, aimable jeunesse, grandissez dans la voie du bien, dans l'amour de la religion et dans les sentiments d'honneur qui sont les véritables garanties de la morale et le plus bel héritage à laisser dans vos familles.

Une spéculation Musicale.

Nous avons vu sur une table un recueil de valse arrangées pour le piano sur différents motifs de la cantate de Sabatier. Il faut avouer que l'ingénieuse personne qui a conçu cette idée (et qui a sans doute oublié de nous en envoyer un exemplaire) a eu une singulière pensée de dénaturer cette cantate en prenant n'importe quel motif pour le convertir en valse.

Il faut dire au novice qu'on ne doit prendre pour mouvement de valse ou de polka que les motifs d'une partition qui comportent naturellement ce mouvement, et non pas transformer l'air d'une romance en valse, d'une prière en valse, etc.

Nous espérons bientôt voir composer par la même personne un recueil de valse arrangées sur une des messes de Mozart, de Beethoven ou d'Haydn; ce serait peut-être une heureuse spéculation musicale?

..* L'ail vient en gousse, la vigne en pousse, la poule glousse, le rageur mousse, la jeunesse pousse, la poitrine toussé et l'éternité pousse.

LES MAUVAIS LIVRES.

Fidèle aux principes de morale qui nous guident dans notre publication, nous saisissons avec bonheur l'occasion qui nous est donnée de parler des mauvais livres ou plutôt sur ces écrits qui sont la honte de ceux qui les ont mis au jour. Une séance du Sénat, en France, reproduite dans les colonnes du *Courrier du Canada*, (le 8 mai 1864) nous a démontré le mal que faisait la publication des mauvais livres. M. le Baron de Chapuy-Montlaville a décrit avec une admirable concision les désastreuses doctrines, les terribles effets qui proviennent de l'impression et du colportage des mauvais livres. L'orateur jette un coup-d'œil sur la législation de certaines nations libres et il signale « les Etats-Unis, où règne la liberté religieuse la plus illimitée, la divinité du Christ est placée sous la protection d'une répression vigoureuse..... »

« En Angleterre, — dit-il encore, — des statuts et des lois, qui remontent bien haut, couvrent la religion anglicane d'un puissant patronage..... »

« Les écrivains et les polémistes qui ont abusé de leur plume, renonceront, en y réfléchissant, à une entreprise déplorable et qui ne peut que tourner contre eux. »

Il n'est que trop vrai que toutes les ardeurs des soutiens du positivisme sont aujourd'hui en action pour exercer la double pression anti-religieuse et révolutionnaire sur les peuples. Les sociétés secrètes déploient une étonnante activité dans tout l'univers pour jeter toutes les nations dans un effroyable cataclysme! Et qui est cause de cette surexcitation fébrile qui en ce moment agite l'homme?

Ce sont ces mauvais livres à bon marché dont il nous est envoyés une certaine quantité et que nos libraires vendent sans mesurer les conséquences de leur débit.

Pendant que nos diverses sociétés littéraires garnissent leur bibliothèques des meilleurs livres dont la substance est rarement examinée par les directions de notre conscience, nous voyons cependant des livres qui ne sauraient être placés dans des mains chastes et pures. Ces livres se trouvent dans des salons, et, où a-t-on pu se les procurer? Évidemment chez les libraires. On les désigne à tel libraire qui les fait venir d'Europe, et celui-ci les remet à la pratique qui les a demandés. Voilà comment notre Canada compte aujourd'hui un certain nombre de livres qui corrompent l'esprit de notre jeunesse dont la foi est encore si vive.

Comme l'a fort bien dit M. le Vicomte de la Guéronnière, dans son discours sur les mauvais livres, « ce qui moralise les intelligences fortifie le patriotisme; et ce qui les corrompt paralyse l'initiative et dégrade le caractère d'un peuple..... Il y a des livres frivoles qui, en excitant les passions vulgaires, les appétits grossiers, viennent souiller le foyer des familles, et en blesser les délicatesses et les moyens.

« Il y a des livres plus sérieux où la science de l'homme, dépassant sa portée légitime, vise bien haut, car elle cherche à atteindre Dieu lui-même..... »

« Qu'est-ce que la liberté de conscience? C'est le droit de croire à Dieu, de l'honorer, de le prier dans l'indépendance de ses convictions..... »

« Mais quand à cette liberté de conscience qui se manifeste par la négation de toute religion, qui suppose un monde sans Dieu, ou du moins un Dieu sans personnalité, sans dogme, sans rapport avec l'humanité. Non! non! une semblable liberté n'est plus la liberté de conscience, c'est la liberté sans conscience et la conscience sans foi.

« C'est quelque chose de vague, d'indéfini, de mobile, qui dans le langage philosophique, revêt des formes diverses, qui s'appellent le panthéisme ou le rationalisme, mais qui, descendant de l'esprit des philosophes dans les passions des masses, aboutit à ce qu'il y a de plus triste, de plus sot, de plus désolant, de plus honteux, de plus mortel pour une société, à l'athéisme. Ces œuvres d'imagination ou ces livres de prétendue science créent un mal qu'aucun de nous ne peut méconnaître; c'est là que le danger existe. »

Ainsi donc, M. de la Guéronnière, établit qu'il y a deux catégories de livres: les livres frivoles et les livres sérieux; et ces sortes de livres contiennent le poison qui est distribué à si bon marché sur toutes les places de l'univers.

Ce que nous voyons en Canada, ce sont les livres frivoles; s'ils ne sont pas présentés sous forme de roman, ils n'en ont rien moins qu'un certain nombre d'histoires qui blessent les délicatesses et les croyances; les livres qui renferment ces histoires offrent toujours au lecteur quelques pages convenables de manière à atténuer l'effet des premières.

En France, c'est le Sénat qui se préoccupe en ce moment des dangers que présentent les écrits qui y sont publiés en si grand nombre. Si le premier corps constitué d'une nation veille ainsi sur l'avenir de tout un peuple, nous devons reconnaître à notre clergé le droit de prévenir le mal qui peut se produire de la lecture des mauvais livres. Appelé à protéger les intérêts de la religion, le prêtre a pour mission d'éclairer son troupeau sur les causes de danger qui lui sont offertes en ce pays par l'introduction de quelques mauvais livres. Son Em. le Cardinal de Bonnechose s'est exprimé de manière à bien faire comprendre la même chose aux Sénateurs.

«..... Mais qu'est-ce qu'il y a dans ces mauvais livres?

« Ou ils sont contraires au moeurs, ou ils attaquent les dogmes fondamentaux de la religion.

« Ceux qui sont contraires aux moeurs montrent à la jeunesse un monde idéal qui l'exalte, qui la dégoûte du travail et des habitudes régulières. De là, la misère, puis la honte, et enfin le désespoir..... »

« Les autres livres, ah! il faut s'en occuper! On a dit que

la société n'avait pas à protéger les dogmes ; nous ne sommes pas de cet avis, et nous croyons avoir pour nous l'opinion de puissants législateurs. Mais arrivons au fait : que trouvons-nous d'abord ?

« J'ai le regret de parler de nous ; mais enfin le Pape, les prélats, les prêtres sont la personnification de la religion ; on les attaque. Croyez-vous qu'on nous en veuille ? Mon Dieu, non !

« Croyez-vous qu'on en veuille à la religion elle-même ? Pas davantage, messieurs. Ces hommes suivent un système : dans nos personnes, ils attaquent autre chose.

« Ils veulent arriver au renversement de l'ordre social. Ils veulent un bouleversement général afin d'obtenir satisfaction de leurs ambitions et de leurs passions.

« Ils savent que s'ils attaquaient de face la société, ils rencontreraient le gendarme, le procureur impérial, la cour d'assise. Alors ils prennent un détour, et, pour conquérir l'empire de la terre, ils s'attaquent au ciel.

« Ils s'en prennent à la Majesté Divine et à ceux qui la représentent ici-bas. Je n'aurais pas autant insisté, messieurs, si je ne venais de lire un article du *Siècle* qui a été reproduit par un grand nombre de feuilles des départements.

« Cet article est intitulé : « Ce que l'on dit tout haut et ce que l'on pense tout bas. » —

« Il est plein d'injures contre le Pape et contre les évêques. Il traite notre Saint-Père, d'imposteur ; d'homme de duplicité ! toute la hiérarchie est atteinte, c'est elle que l'on frappe. . . .

« Voilà les paroles que S. E. le Cardinal de Bonnechose a prononcées en plein Sénat, et certes, son opinion n'est point suspecte.

Il appartient donc au clergé de mettre un frein à la présence des mauvaises publications dans notre pays. S'il existe quelques jeunes gens vivant dans l'erreur, il est bon qu'il sache que des hommes sérieux veillent sur la foi de beaucoup d'autres dont les principes non équivoques de la religion les conduiront dans le bon sentier. Quiconque écoute la parole du prêtre ne s'égara jamais ; mais celui qui s'en éloigne peut doublement tomber dans l'erreur : par son inexpérience des choses ou l'entraînement de ses passions et des mauvaises connaissances.

Les mauvaises lectures excitent la jeunesse à contracter de mauvaises habitudes, ou à faire de mauvaises liaisons ; à rechercher des plaisirs douteux, et le conduisent à la paresse, à la misère.

Si les pères de famille s'astreignaient à vivre avec plus d'intimité avec leurs enfants, lorsqu'ils ont atteint l'âge des passions (cet âge dangereux pour les familles comme pour les sociétés), quels services ne rendraient-ils pas à la jeunesse ! Oui, le père, vit trop éloigné de ses fils ; si ce père faisait observer à son enfant les dangers qui le menacent en lisant un mauvais livre, s'il lui expliquait ces dangers, combien de jeunes gens suivraient la bonne voie, et ne tomberaient point dans les em-

bûches que leur dressent ces écrivains canteloux qui sont semblable à des animaux malfaisants.

Qu'est-ce qui forme aujourd'hui cette légion de révolutionnaire qui s'attaquent à la religion et à ses représentants ? C'est la jeunesse vigoureuse des villes et aussi des campagnes qui est entraînée par ces fortes têtes dont la cervelle bouillonne, tant qu'elles n'ont pas érasé tout ce qui respire la sainteté, la chasteté.

Notre pays, jusqu'à ce jour, ne possède point de ces monstres révolutionnaires. Ces hommes-là s'appellent des hommes politiques. Non ! non ! cette dénomination insulte trop toutes les opinions. Ces hommes-là sont les insulteurs de la religion et les assassins de la société. Voilà les véritables titres qu'on peut leur donner.

Les mauvaises doctrines sont-elles enseignées ? Non, certes. Alors, ce sont les mauvais livres qui les inoculent dans les jeunes imaginations, et, comme les passions sont d'autant plus vives qu'elles sont excitées par des récits surnaturels, puisqu'elles enseignent l'existence d'un monde idéal, ces jeunes cerveaux ne connaissent point d'obstacles à la réalisation de leurs projets.

Mais quelle est cette sorte d'hommes qui ne veulent vivre que dans un monde idéal ?

C'est une catégorie d'individus possédant une certaine instruction et surtout beaucoup d'énergie. N'étant qu'adultes, ils se sont saturés l'esprit de romans. Plus tard, rêvant les utopies les plus stupides, ils ont cultivés leur esprit à certaines écoles que la morale réprovoque et que la société condamne. Où se trouvent-elles ces écoles ?

Ces écoles se trouvent dans les cafés, dans les estaminets. La jeunesse contractent de mauvaises habitudes avec ces hommes de basse politique qui décident de la destinée de leur pays avec une queue de billard en mains, une pipe à la bouche et pas un sou dans la poche. Mais il paient toujours parce que le comité révolutionnaire possède un fond de caisse *ad hoc*. C'est avec ces faustes connaissances qu'un jeune homme devient à son tour un homme à tout faire, excepté le bien. Voilà ce qui produit cette légion insurrectionnelle qui parcourt en ce moment tout l'univers pour refaire la société. Et combien de livres en apparence sans importance contiennent le poison subtil qui pénètre dans le cerveau de la jeunesse ! Ces livres si bien écrits, si bien narrés sont un dangereux appât pour ces innocents qui acceptent volontiers les idées nouvelles sans se doiter souvent du but vers lequel elles les conduisent. Car il faut admettre que dans le nombre, il y a beaucoup de jeunes gens qui sont entraînés par des camarades. Puis, vient un jour une publication dont l'immoralité, l'impudicité, le mensonge, la colonnie et l'insulte aux choses les plus saintes ont pour effet de ravager les consciences chancelantes et de montrer jusqu'à quel degré de démoralisation l'homme peut parvenir lorsque son esprit est

gangrené par le panthéisme ou le rationalisme. Tout un peuple a condamné le livre de M. Renan; mais n'est-il pas à penser que ce livre a été goûté par quelques énergumènes et n'est-ce pas triste de songer au mal que ce livre a déjà fait et à celui plus grand encore qu'il est appelé à produire ?

Rappelons-nous l'époque où les hérétiques et leurs œuvres étaient brûlés en place publique. Nous ne voulons certes pas que l'on conduise l'écrivain au bûcher, mais ce serait bonne chose que de saisir ses œuvres et de les anéantir sitôt leur publication. Car la loi protège toutes les religions; quiconque l'insulte publiquement peut être puni. Et pourquoi nos écrits contre la religion ne serait-il point passible d'une pénalité? Que deviendrait donc la société si chacun insultait la religion ?

Les dangers que signale aujourd'hui la première chambre française, ils ont été indiqués il y a plusieurs années par notre Clergé, et ceux qui blâment son action dans la censure des livres qui nous arrivent d'Europe, méconnaissent la mission qu'il a à remplir sur cette terre. Le libéralisme ne doit pas empêcher de reconnaître la haute position qu'occupe le prêtre en Canada et d'admirer les vertus qui le caractérisent et dont les effets sont encore si salutaires dans un pays où la foi est assez vive pour que la multitude vénère son pasteur et le protège contre les attaques insensées qui pourraient sortir de quelques bouches.

Réjouissons-nous donc de voir notre Canada si beau et exempt des calamités qui affligent le Père de tous les fidèles. Nous avons maintenant l'exemple de ce qu'est capable de produire la mauvaise littérature et ce qu'on peut attendre des mauvais livres; sachons donc séparer le grain de l'ivraie et occupons-nous de notre prochaine génération en lui préparant un terrain dont l'excellente culture lui fournira des fruits pleins de saveur qu'elle goûtera avec d'autant plus de joie qu'elle saura que la foi la plus vive aura présidé à leur naissance.

LES ABEILLES EN SUISSE.

Les abeilles n'habitent les montagnes suisses qu'à l'état domestiques, c'est-à-dire qu'on ne les rencontre que là où l'homme les surveille et les soigne. Lorsqu'un jeune essaim s'échappe et s'abat dans les forêts, il y périt dès l'automne ou l'hiver. Outre les fleurs nécessaires à leur existence, il faut aux abeilles une atmosphère chaude, calme; c'est pourquoi la plaine et les vallées basses leur sont surtout favorables. L'âpre souffle de la montagne les entraîne et les emporte quelque fois jusque sur les glaciers, où elles périssent, comme celles qui ont été observées sur le glacier de Trift; le froid les paralyse. C'est avec un sentiment pénible qu'on rencontre souvent sur les Alpes des abeilles grelottantes, à demi engourdies, mortes de faim sur quelque pierre. Et ce n'est pas seulement le vent, le froid, le mauvais temps, la stérilité, qui menacent les abeilles sur les montagnes:

un grand nombre d'oiseaux insectivores les poursuivent; d'autres insectes, et en particulier la guêpe qui a reçu le nom d'*apivore*, les surprennent et les tuent pendant qu'elles sont occupées à explorer les fleurs.

LES CONFRÈRES-MUSICIENS.

S'il est un pays où les confrères-musiciens vivent en mauvaise intelligence, c'est assurément en Canada, et particulièrement à Montréal.

Il est triste de lire dans les journaux ces correspondances insultantes contre les professeurs, parce que ça dénote, d'un côté comme de l'autre, une certaine jalousie ou un orgueil mal placé.

Il est surtout pénible de constater que ce sont les professeurs seuls qui vivent en mésintelligence. Voyons-nous cette conduite chez les médecins, chez les avocats, chez les notaires? Et certes ces professions sont assez encombrées pour que chacune d'elles trouve parmi leurs membres une sorte de rivalité. Tout au contraire, il y a chez elle, union, entente, respect.

Pour les musiciens, c'est une espèce de contrôle insultant qui règne sur celui-ci ou sur celui-là. Et on conçoit pourquoi le professorat est si peu considéré à Montréal tandis qu'il l'est si réellement bien à Québec.

Sachons donc vivre en nous respectant les uns les autres. Il est vrai que pour agir ainsi il faudrait que le mot *égoïsme* ne fut pas connu. La plupart du temps l'égoïsme est le principal mobile de la conduite des professeurs. Un maître est-il nouveau dans une ville, il ne pense aussitôt qu'à s'y faire connaître promptement et au détriment de ceux qui ont leur clientèle. Tous les moyens sont bons pour atteindre ce but.

Ne serait-il pas de meilleur goût que celui-là se présentât avec politesse et amitié à ses confrères. Mais, il faut aussi ajouter que les confrères-musiciens donnent un si mauvais exemple de leurs rapports entre eux, que cela permet aux nouveaux venus de prendre la même ligne de conduite.

Cette conduite blâmable des deux parties fera que celui qui désire vivre tranquille, se séparera complètement du monde musical et que ses services seront perdus pour les uns comme pour les autres.

Disons encore, pour pallier un peu les torts des confrères-musiciens, que la mésintelligence qui règne parmi eux provient en grande partie d'une catégorie de personnes du monde qui se chargent gratuitement de colporter telle expression, tel jugement sur tel artiste. L'auteur du propos n'est jamais connu, le *on* de circonstance étant toujours mis en action. Et comme une phrase n'est jamais répétée telle qu'elle a été prononcée par son auteur, par suite de sa transmission de bouche en bouche, elle assomme celui qu'elle atteint.

On se presse rarement de répéter du bien d'une personne, mais on se charge très communément et complaisamment de reporter les mauvais propos de manière à ce que celui à qui on les adresse les reçoive sans pouvoir se défendre.

Espérons qu'un jour viendra où chacun comprendra qu'il importe

pour l'art lui-même, pour ses progrès, que les confrères-musiciens vivent avec une union qui cimenterait l'amitié qu'on doit se manifester les uns pour les autres.

DERNIERS SOUVENIRS
D'UN
MUSICIEN
PAR ADOLPHE ADAM.

CHERUBINI.

(Fin.)

L'admiration doit être la récompense d'une telle abnégation : aussi celle qu'excitent les ouvrages de Cherubini est-elle grande, est-elle un juste hommage rendu à l'énergie de sa force de volonté dans le système qu'il a constamment suivi.

Cherubini (Marie-Louis-Charles-Zenobi-Salvador) naquit à Florence le 8 septembre 1760.

Il commença dès l'âge de neuf ans à étudier la composition, et à peine âgé de treize ans, il fit une messe et un intermède qui révélèrent déjà ce qu'on pouvait attendre d'un talent si précocé.

Il continua jusqu'en 1778 à composer pour le théâtre et pour l'église différents ouvrages qui furent accueillis avec la plus grande faveur.

Cependant le jeune auteur, avide de science, fut loin de se laisser étourdir par ces succès obtenus dans sa ville natale; il sentait qu'il avait encore à acquérir, et que l'étude lui devait de nouvelles révélations; il alla à Bologne où résidait le célèbre Sarti, et se refusant écolier, il étudia pendant quatre ans sous cet illustre maître.

C'est à cette étude qu'il dut sa science profonde du contre-point et la pureté du style qui a été le cachet distinctif de son admirable talent.

Cherubini n'était pas riche, et il n'avait qu'une manière de payer les excellentes leçons qu'il recevait: c'était de faire profiter son maître de la science qu'il en acquérait.

Sarti était alors si à la mode en Italie, qu'il ne pouvait suffire aux nombreuses compositions qu'on lui demandait; il fut trop heureux de trouver dans son élève un aide digne de lui, et, profitant de cette manière nouvelle de rémunérer ses leçons, il accepta, sans toutefois l'avouer au public, la collaboration de Cherubini qui eut une bonne part aux succès de *L'Achille in Sciro*, du *Giulio Sabino* et du *Siroe*, opéras qu'il fit représenter pendant le séjour que son élève fit près de lui.

En 1784, Cherubini alla à Londres, où il fit jouer deux opéras: la *Finta Principessa*, et un *Giulio Sabino* qui, cette fois, était entièrement de lui.

Il alla ensuite à Paris, dans l'intention de s'y fixer.

Il fit néanmoins, en 1788, un court voyage dans cette Italie qu'il ne devait plus revoir. Il fit représenter à Turin une *Iphigenia in Aulide*; puis, de retour à Paris, il y fit jouer, au mois de décembre de la même année, son *Demophon*, sur le théâtre de l'Opéra; c'est le premier ouvrage qu'il ait donné en France: le succès ne répondit pas à son attente.

Vogel venait de mourir: chacun savait qu'il avait laissé achevé un opéra de *Demophon*, dont l'ouverture avait été exécutée deux fois avec un succès prodigieux au Concert-Olympique.

On comptait sur un ouvrage digne de l'ouverture qu'on avait tant applaudie, et l'on se montra sévère pour une composition écrite sur le même sujet.

Quelque temps après, on joua le *Demophon* de Vogel, qui ne fut guère plus heureux que celui de Cherubini: l'ouverture seule a survécu à l'Opéra.

Les années suivantes, Cherubini se contenta de composer un grand nombre de morceaux qui furent intercalés dans les opéras représentés par une excellente troupe italienne, dont il surveillait les répétitions et les représentations avec le plus grand soin.

Un opéra de *Koucourgi*, qu'il était sur le point de donner au théâtre Feydeau, ne fut pas représenté à cause des troubles qui suivirent le 10 août.

Il avait donné au même théâtre, en 1791, une *Lodoiska*, dont le succès fut éclipsé par celui de Kreutzer, représentée sur le théâtre de la Comédie-Italienne. En 1794, il fit représenter *Élisa*, où l'on remarque une si belle introduction; en 1797, *Médée*, ouvrage du style le plus sévère, où madame Scio était admirable et où l'on trouve des beautés du premier ordre; en 1798, *L'Hôtellerie portugaise*, dont il ne nous est resté que l'ouverture, qui est un chef-d'œuvre et un charmant trio.

C'est en 1800 qu'eut lieu la première représentation des *Deux journées*, dont le succès fut colossal: cet ouvrage est trop bien connu de tous les amateurs de musique pour qu'il soit nécessaire d'en citer un seul morceau.

En 1803, on joua, à l'Opéra, *Anacréon chez lui*, qui renferme de délicieuses choses; et au même théâtre, en 1804, le ballet d'*Achille à Scyros*.

Les succès de Paris avaient retenti jusqu'en Allemagne; et Cherubini y fut appelé en 1805.

Il fit représenter, au théâtre impérial de Vienne, *Famiska*, dont il avait composé une partie de la musique avec des fragments de *Koucourgi*, qu'il n'avait pu faire représenter.

En 1809, il fit jouer au théâtre des Tuileries, un opéra de *Pignatone*; en 1810, le *Crescendo*, opéra en un acte, au théâtre Feydeau; cet ouvrage n'eut point de succès: il en est pourtant resté un air et un duo.

En 1813, les *Abencerrages* furent représentés à l'Opéra; le succès en fut interrompu par les nouvelles des désastres de Moscou.

Jusqu'à là, malgré son immense réputation, Cherubini ne jouis-

sait pas d'une position brillante; il n'était pas bien vu de Napoléon, qui ne pouvait pardonner à un Italien de ne pas faire de la musique purement italienne, lui qui était fon de celle de Cimarosa.

Les honneurs et les sommes d'argent prodigués à Paisiello et à Paer semblaient être un reproche indirect continuellement jeté à Cherubini, qui ne voulait point plier son talent au goût du maître.

A l'exception des *Deux Journées*, les ouvrages de Cherubini étaient beaucoup plus joués en Allemagne qu'en France; et quelque étendue que fut la domination de Napoléon, son pouvoir n'allait pas jusqu'à faire payer des droits d'auteur aux théâtres de Vienne et de Berlin.

Cherubini n'avait d'autres ressources que sa place d'inspecteur du Conservatoire qu'il occupait depuis la création en 1795.

La gloire pouvait seule le consoler des rigueurs de la fortune.

La Restauration vint ouvrir une nouvelle voie à son admirable talent.

Nommé surintendant de la musique du roi, où il succéda à Martini, il put se livrer exclusivement à un genre qu'il affectionnait, et où il s'était déjà signalé par la publication de sa belle messe à trois voix, qui fut suivie de son grand *Requiem*, de sa messe du sacre, et d'une foule d'autres morceaux du même genre dont l'énumération serait trop longue.

L'institut lui avait ouvert ses portes; la Légion-d'Honneur le comptait parmi ses membres; il fut décoré de l'ordre de Saint-Michel; justice enfin lui était rendue.

En 1821, dans une pièce de circonstance, composée en collaboration avec Boieldieu, Berton et Kreutzer, Cherubini fit un chœur délicieux: *Dors, noble Enfant*, lequel a survécu à la circonstance qui le fit naître, la naissance du duc de Bordeaux.

En 1822, il fut nommé directeur du Conservatoire, fonctions qu'il a remplies jusqu'au 3 février dernier. La révolution de juillet, en supprimant la chapelle du roi, priva Cherubini de sa place de surintendant, et porta un coup funeste à l'art, on détruisant une école modèle d'exécution et de composition pour la musique religieuse.

Cherubini tenta encore deux fois la carrière théâtrale.

En 1831, il composa, dans la *marquise de Brinvilliers*, une introduction remarquable par une vigueur et une verve toute juvéniles.

Enfin, en 1833, il fit représenter, à l'Opéra, *Ali-Baba*, ouvrage en quatre actes, où il remplaça quelques morceaux de *Koucourgi*, qu'il n'avait point utilisés dans *Faniska*.

On remarqua dans cette opéra un admirable trio de dormeurs, et plusieurs autres morceaux d'un grand mérite qui ne purent triompher de la froideur du poème. Cherubini avait alors 74 ans.

Quand même cet ouvrage n'eût pas eu tout le mérite qu'il renfermait, peut-être le public eût-il dû se montrer moins sévère; mais il y a longtemps qu'on a dit pour la première fois

cette grande vérité: « Ingrat public! »

L'Allemagne vengea Cherubini de la froideur de la France. *Ali-Baba* eut un grand succès, et il est encore au répertoire de plusieurs grandes villes d'Outre-Rhin.

En 1835, quelques difficultés s'élevèrent à la mort de Boieldieu pour l'exécution du grand *Requiem* de Cherubini, où se trouvent des voix de femmes que l'autorité ecclésiastique ne veut pas admettre dans les églises.

Cherubini entreprit alors de composer un nouveau *Requiem* pour voix d'hommes et il le publia en 1836; il était alors âgé de 76 ans. Ce fut son dernier ouvrage. Quoique inférieure au premier *Requiem*, cette composition renferme des parties extrêmement remarquables. Cette messe a déjà été exécutée plusieurs fois et elle vient de l'être pour les funérailles de l'auteur. — Dans cette notice nous n'avons pu qu'indiquer les titres des ouvrages de Cherubini, sans que l'espace nous permit une appréciation raisonnée de son double talent de compositeur dramatique et religieux; qu'il nous soit permis seulement, sans nous étendre davantage, de rappeler ses titres à la reconnaissance publique comme professeur de composition, dont il n'a cessé de donner des leçons depuis 1795 jusqu'en 1822, où ses fonctions de directeur durent le faire renoncer au professorat.

Parmi ses élèves, contentons-nous de citer Boieldieu, Auber, Carafa, Halévy, Leborne, Batton, Zimmermann (1) et Kuhn. De tels noms sont un trop grand éloge, pour que nous nous attachions un moment de plus à relever ses titres comme professeur.

Enfin, un mois à peine avant sa mort, le gouvernement, voulant honorer cet illustre maître, l'avait nommé commandeur de la Légion-d'Honneur, distinction d'autant plus flatteuse, qu'elle était accordée pour la première fois à un musicien.

Comme homme, Cherubini a été diversement, et peut-être plus d'une fois injustement apprécié.

Extrêmement nerveux, brusque, irritable, d'une indépendance absolue, ses premiers mouvements paraissaient presque toujours défavorables.

Il revenait facilement à sa nature qui était excellente, et qu'il s'efforçait de déguiser sous les dehors les moins flatteurs.

Aussi, malgré l'inégalité de son humeur (d'aucuns prétendaient qu'il avait l'humeur très-égale, parce qu'il était toujours en colère), était-il adoré de ceux qui l'entouraient. La vénération que lui portaient ses élèves tenait du fanatisme. MM. Halévy et Batton lui ont prodigué à ses derniers moments des soins vraiment filiaux. Boieldieu ne parlait jamais de lui qu'avec respect et attendrissement, et Cherubini rendait à ses élèves toute l'affection qu'ils avaient pour lui.

Il y en avait un surtout, Halévy, qu'il considérait comme un de ses enfants; il n'y a pas un mois encore que, me parlant de cet élève chéri, il mettait tant d'unction à me peindre l'amour qu'il lui portait, que j'en fus attendri jusqu'aux larmes.

(1) M. Zimmermann, quoique plus connu comme professeur de piano, est un de nos plus habiles contrapuntistes.

Les sensations qu'on éprouvait en approchant de Chérubini était si étranges, qu'on aurait peine à les définir, et encore plus à les comprendre.

La vénération que l'on avait pour son grand âge et son beau talent était tout-à-coup altérée par le ridicule qui naissait de minuties auxquelles il s'attachait avec une persévérante opiniâtreté.

Puis au bout de quelques instants, comme s'il eût compris que c'était trop longtemps faire le méchant en pure perte, sa figure se déridait, ce sourire si fin et si spirituel qu'il avait quand il le voulait, venait animer cette belle tête de vieillard, la bonne nature reprenait le dessus, ses défauts d'enfant gâté disparaissaient petit à petit, il devenait bon homme malgré lui; son cœur s'ouvrait au vôtre, et alors vous ne pouviez plus lui résister; vous le quittiez charmé, et vous étiez tout surpris d'avoir éprouvé pour cette homme extraordinaire, et en si peu de temps, des sentiments si divers, et d'avoir ressenti tour à tour de l'admiration, de la répulsion, de l'entraînement; d'avoir vu en un mot votre nature se modeler si facilement sur la sienne, et de n'avoir pu, presque malgré lui, vous empêcher de l'aimer.

Hélas! de tout cela, il ne reste plus qu'une gloire et qu'un nom, que deux familles désolées, celle que les liens du sang attachaient à lui, et celle plus nombreuse qu'enchaînaient l'amitié et la reconnaissance.

Mais ce nom vivra immortel, cette gloire ne périra pas: car, quand bien même Cherubini n'eût pas été un grand compositeur, quel maître put se vanter jamais d'avoir fait de tels élèves? L'excellence de sa méthode est encore mieux constatée par la diversité de talent des compositeurs qui ont reçu de ses leçons, il leur laissait toute leur individualité; mais ce qu'il leur donnait à tous, c'était une pureté dont il leur fournissait le modèle dans ses ouvrages; et c'est encore un bonheur de voir un reflet de son talent dans les chefs-d'œuvre de ses élèves.

N'est-il pas admirable de penser que c'est à lui que nous devons la clarté et la belle ordonnance que nous admirons dans les derniers ouvrages de Boieldieu, l'élégance et le bon goût de ceux d'Auber, le style nerveux et la savante manière de ceux d'Halévy, et que chacun de ses maîtres a pu, en puisant à la même source, conserver le cachet d'originalité qui distingue son genre respectif.

Où, nous le répétons, de tous les titres de gloire de Cherubini, il en est que l'on ne saurait trop proclamer: *il fut le maître de Boieldieu, d'Auber, de Carafa et d'Halévy.*

Et si un nom modeste osait se placer à côté de ces noms si brillants, j'essaimais timidement d'y glisser le mien, comme ayant reçu des leçons du premier de ses élèves cités, et ayant aussi profité, quoique de seconde main, de ses excellentes leçons. Je serais ainsi le moins digne, mais non certainement le moins reconnaissant.

. J'aime mieux dîner dans un jardin que dans un appartement, d'abord c'est plus agréable, puis c'est plus haut de plafond.

ÉDILITÉ MONTRÉALAISE.

Il me semble, cher lecteurs, que je vous avais promis, dans le numéro du mois de mars, la suite de ma promenade? J'avoue que je suis bien coupable de n'avoir pas rempli ma promesse envers vous, mais veuillez me pardonner. Imaginez qu'un terrible accident failli me priver de la vie. Ecoutez.

Je parcourais tranquillement la rue Sherbrooke, y cherchant mille sujets intéressants pour les transcrire sur mes tablettes. Mais le flâneur se promène généralement le nez au vent; partout, j'eus l'imprudence de marcher sans regarder à mes pieds; une malencontreuse planche fait bascule sous le poids de mon corps, je trébèche, je tombe sur le côté droit et je me foule le poignet sans compter la perte que je fis du talon de ma botte du pied gauche.

Pas une voiture! Une jambe plus courte que l'autre me donnant une désinvolture assez disgracieuse et souffrant de la main, je me mis en route pour rejoindre ma demeure.

Quel était l'auteur de ce casse-cou? Le temps, oui, le temps qui n'épargne rien, pas même les clous qui servent à fixer les planches qui forment les beaux trottoirs de la rue Sherbrooke! Cet élément rougeur, la rouille, avait sans doute brisé ces fixateurs métalliques au détriment de ma personne.

Mais à quelque chose malheur est bon. L'idée me vint de venir m'égarer ou égarer mes pensées dans le Parc Viger. Ne pouvant écrire, il m'était bien permis de penser, de réfléchir, d'examiner, (j'eusse peut-être bien fait d'examiner ma conscience?) de contempler, enfin d'admirer la verdure du Parc Viger. Fatigué de cheminer seul dans les allées, je dirigeai mes pas vers la nouvelle construction qui est placée au milieu du jardin. Je confesse que j'ai commis une grosse balourdise dans mon dernier article. Je rectifie mon erreur d'autant plus volontiers que l'homme se trompe au moins une fois dans sa vie; je m'estimerai donc fort heureux si je n'avais commis qu'une seule erreur durant mon existence. Je suis intimement convaincu que j'en ai commises plus d'une, et que malgré moi, jusqu'à ce que le bon Dieu m'appelle auprès de lui, je me rendrai encore coupable de quelques *mistake*, comme disent les anglais dans le langage que leur légua la fière Albion.

Aussi pour être certain de narrer exactement sur toute chose qui se présente à mes yeux, je me suis armé, non pas d'une canne prohibée par la prudente police du lieu, mais d'une paire de lunettes qui me rapprochent les objets de manière à ce que je puisse en parler avec connaissance de cause. Pour les essayer, on me remis un livre et j'y vis distinctement ces lignes:

Les marchands de tabac étaient au désespoir, lors de la descente d'Enée, (*des nez*) aux enfers.—Et plus loin, pour bien expérimenter mes lunettes, je lus:

Un vieux grammairien français, qui avait employé toute sa vie à distinguer ce qui se dit de ce qui ne se dit pas, étant à l'agonie, disait à sa famille: « Adieu, je m'en vais ou je m'en vas, car l'un et l'autre se disent. »

Or, mes lunettes sont si parfaites, que je m'en vais ou je m'en vas commencer ma petite causerie.

On a bien souvent dit que les *flâneurs* voyaient ce que d'autres n'apercevaient pas. C'est assez vrai. Pour ma part, je dois déclarer que j'ai commis une erreur si grosse, qu'il faudrait que mes lecteurs fussent aveugles pour ne l'avoir pas vue. J'ai parlé, dans ma dernière promenade, d'un grand jardin d'hiver au milieu du Parc Viger; j'aurais dû, ce me semble, considérer les dimensions de cette construction et ne la considérer que comme une charmante *serre-chaude*.

Un ami a eu l'obligeance de me faire remarquer, avec une exquise délicatesse, que cet édifice avait fait sur moi le même effet qu'un corps quelconque placé devant une bête à corne, pour laquelle un objet paraît *trente fois* plus gros que sa grandeur naturelle. Donc, cette bicoque m'a paru être un grand édifice (ou bicoque relativement à un édifice quelconque).

Pourquoi me formaliserais-je de la comparaison de cet ami, lorsque je lis chaque jour dans nos journaux des correspondances dans lesquelles devrait bien plus rougir celui qui les écrits que celui à qui on les adresse?

Il ne me sera donc pas permis de me promener dans un jardin d'hiver en y jouissant de la douce chaleur des rayons solaires du printemps. Résignons-nous à cette déception et reprenons tranquillement notre promenade.

C'était un jeudi. Me dirigeant vers le Jardin Guilbault pour faire une visite à ses aimables hôtes, je fus assourdi par le bruit d'une trompette. Je m'arrête et j'aperçois un grand char qui se dirigeait vers Mile-End. Je m'y précipite et je me laisse conduire jusqu'au Sault-au-Récollet.

La position de ce village est magnifique. Ce qui l'embellit encore, c'est le bel établissement des religieuses du Sacré-Cœur. L'extérieur de cet édifice nous fit désirer d'en visiter l'intérieur. Notre caprice ne pouvait être mieux servi, car le char nous déposa précisément à ce pensionnat. Une simple demande adressée à la Sœur-Portière me suffit pour en obtenir l'entrée. L'accueil le plus bienveillant m'y fut fait, ce même accueil qu'on rencontre dans toutes les communautés.

J'avoue que lorsque je visite ces sortes d'établissements, il me semble avoir manqué ma vocation. Cette sérénité sur le visage des religieux ou des religieuses, ce calme intérieur, tout enfin est fait pour inspirer au visiteur le désir de jouir des mêmes avantages. Mais, je crois qu'il n'était ni dans ma destinée ni dans mes idées de me cloîtrer, puisque je ne vis qu'en plein air, à l'exception de la nuit que je passe volontiers dans mon lit.

Oui, chers lecteurs, j'ai visité le pensionnat du Sacré-Cœur, et j'y ai trouvé un confortable bien entendu pour la santé des élèves. Des calsses spacieuses sont dans les meilleures conditions pour la commodité des enfants. Il n'y a aucun luxe; on y distingue seulement une excessive propreté qui est réellement bien toute la splendeur des établissements de ce genre.

Comme le char ne repartait que vers quatre heures, je descendis

dans le village, et avant d'y arriver, je vis l'église avec sa jolie façade, et en face, la maison du Noviciat des R.R. PP. Jésuites. Je revins prendre le véhicule qui me fit parcourir le même chemin qu'en allant, parce qu'il y en avait pas d'autres. La route est magnifique et engage les promeneurs à venir y faire un pic-nic dans les beaux jours de l'été.

M. Villeneuve, le propriétaire de ces omnibus, a eu une excellente idée d'organiser ce service, et nous le félicitons d'avoir desservi une ligne dont le parcours est si agréable. Voilà donc le commencement du bien-être que nous désirions pour les habitants de l'île de Montréal.

Mais ce nous a dit que la compagnie des omnibus de la cité avait l'intention de faire le même tracé jusqu'au Sault-au-Récollet. Ce service régulier sur une voie ferrée amènerait sans aucun doute un grand nombre de modestes ménages qui trouveraient une économie notable dans le loyer d'une maison.

Nous allions oublier une petite halte que nous fîmes à l'hôtel de M. Lajeunesse. C'est une charmante maison située à l'entrée du pont Lachapelle, et de laquelle on jouit d'une magnifique vue. Les rafraîchissements que nous demandâmes nous furent servis avec le plus grand soin. C'est le meilleur rendez-vous qu'on puisse choisir pour organiser un pic-nic. L'excellente tenue de cette maison la recommande aux amateurs de belles promenades.

Je revins à Montréal tout enthousiasmé du trajet que j'avais fait en si peu de temps, me promettant bien de revenir visiter cette magnifique campagne et d'y faire une bonne partie de pêche.

On m'a souvent parlé de rivières sans poissons à y pêcher. Je soupçonne que les parages du Sault sont peu poissonneux et que tout individu, en s'y rendant, mettrait sa patience à l'épreuve. Heureusement qu'il en est des pêcheurs comme des chasseurs; ils se consolent vite de leur déception en achetant poisson ou gibier à d'autres plus chanceux ou plus adroits qu'eux.

Il serait facile d'écrire un in-folio sur les prouesses de maints chasseurs pour mettre à couvert certaines petites humiliations, et aussi pour plus d'un amateur de pêche. En voici un exemple:

Un jour, je fus invité par un aimable antiquaire, à venir manger chez lui un excellent lièvre qui lui avait été donné en présent par un de ces amis, très habile chasseur; ce dernier devait faire partie du repas.

La fin au prochain numéro.

. Le moyen le plus sûr d'obtenir une position élevée c'est de partir en ballon.

Courrier de Paris.

Paris, le 1^{er} Mai 1864.

Savez-vous, M. le Directeur, à quelle occupation se livre, au moment où je vous écrit, une notable partie de la nation française? — Vous me répondrez sans doute que, penchés sur

une carte d'Allemagne et du Danemark, les français suivent avec anxiété la marche des Austro-Prussiens sur l'Eyder, et craignent d'entendre le coup de canon qui mettra le feu aux quatre coins de l'Europe ?

Détrompez-vous, mon cher : la nation française a en ce moment un morceau de petit papier bleu dans la main droite et un autre morceau de papier blanc dans la main gauche. Cette attitude générale qui, à première vue, paraît appartenir plutôt à des fous qu'à une collection d'êtres pensants, jouissant de tous leurs droits d'hommes et de citoyens, est pourtant celle des gens les plus sages du monde. Expliquons-nous : le morceau de papier bleu est un numéro de la loterie St Point à 25 centimes, le morceau de papier blanc est la liste des numéros gagnants.

Car, c'est une véritable épidémie qui sévit en ce moment sur le peuple le plus spirituel de la terre, que cette manie de demander au hasard une fortune toute faite. Dans l'impuissance où l'on est du fait des lois restrictives de la liberté de développer ses appétits intellectuels, on cherche à satisfaire ses appétits matériels, on veut devenir riche. Or, quelle méthode peut être comparée à celle qui consiste à acheter pour 25 centimes un billet de loterie avec lequel on peut gagner cent mille francs ? Personne ne résiste à la tentation. Les uns audacieusement, cyniquement prennent un billet, les autres timidement envoient, sous prétexte d'une commission dont on les a chargés, acheter une vingtaine de ces petits billets bleus qui vous attirent comme l'espérance et l'inconnu.

À vrai dire, on ne saurait se montrer sévère pour ces innocentes loteries qui vous prennent une si petite somme en échange d'une immense quantité de rêves et de châteaux. . . en Espagne. Voyez-vous d'ici cette jeune et gentille ouvrière qui a économisé sur ses pauvres déjeuners les 25 cts. nécessaires pour l'achat d'un billet ? Comme elle le plie avec soin, comme elle le cache dans sa poitrine ! — Si j'allais gagner ? se dit-elle. — Si elle allait gagner, son premier soin serait d'acheter un remplaçant à son prétendu enlevé par la conscription ; elle aurait un mari, c'est-à-dire un aide, un protecteur, un soutient pour marcher dans les rudes sentiers de la vie.

Tenez, mon cher Directeur, moi qui vous parle, j'ai commencé par me moquer beaucoup de ceux qui prenaient des billets de loterie ; puis un beau jour, avec une indifférence affectée, en achetant un cigare, j'ai demandé pour rire deux billets : chers petits papiers bleus ! voici tantôt quatre mois que je vous tiens enfermés dans mon portefeuille, que de jolis projets nous avons faits ensemble ! Si je gagne, me disais-je, je veux pendant six ans voyager dans l'univers entier, apprendre, étudier, savoir, voir, connaître ; et, par la pensée, me voilà courant le monde, m'imprégnant d'humanité au contact de toutes les civilisations. Si je regagne, me disais-je toujours, j'irai rendre visi-

te à mon ami le Directeur des *Beaux-Arts* qui veut bien me prêter de temps à autre ses colonnes. N'est-ce pas là du bonheur ? et pour cinquante centimes seulement !

Et les réflexions philosophiques qui naissent à propos de la loterie ? et le grand défilé de phrases toutes faites, *la vie n'est qu'une loterie, le mariage est une loterie dont les veufs gagnent le plus gros lot, etc., etc.*

Cette dernière phrase cependant menace de devenir un anachronisme. Autrefois, dans la plupart des cas, on se disait : « Tel jour à telle heure je prendrai femme. » On se laissait dire, puis un beau jour la Providence mettait sur votre route une belle jeune fille ; vous vous arrêtiez, vous fesiez partager l'amour qu'on vous avait inspiré, puis l'Église consacrait une union formée dans les conditions les meilleures pour atteindre le bonheur. Cette méthode, la bonne à mon sens, a été délaissée pour cette autre qui consiste à attendre dans un époux ou dans une femme, une fortune ; mais il fallait aller dans le monde, s'en rapporter à l'occasion : temporisation pénible pour un peuple qui a érigé à l'état d'axiôme la phrase *time is money*.

Alors il s'est rencontré un homme qui a inventé la *profession matrimoniale*. Vous avez une fille, vous écrivez à cet homme ingénieux : « Monsieur, j'ai 23,000 francs de rente, 60 ans et une fille de 19 ans blonde, petite, un peu bossue et à laquelle je donne 100,000 francs de dot ; je voudrais avoir un gendre dans l'armée. » — Au même moment, l'inventeur de la profession matrimoniale reçoit une lettre ainsi conçue : « Monsieur, j'ai 30 ans et quelques avantages physiques, j'ai fait les campagnes de Crimée et de Chine, mais je ne suis encore que lieutenant parce que je n'ai pas de fortune ; je veux me marier. » L'agent matrimonial n'a plus qu'à donner une soirée dans laquelle il fait se rencontrer le lieutenant de 30 ans et la jeune fille de 19 ans, et le mariage a lieu cinq mois après. Le lieutenant touche cent mille francs sur lesquels l'agent en prélève cinq mille à titre de commission. — N'est-ce point là un ingénieux commerce, et n'y aurait-il pas une délicieuse comédie à faire sur cette donnée ? (*)

En fait de comédie, je dois revenir au théâtre et convenir que depuis que la liberté en a été décrétée nul Corneille, ni nul Racine ne s'est encore révélé au monde attentif. C'est que ce n'est pas seulement la liberté matérielle qu'il faudrait donner à l'art, mais bien la liberté morale : en deux mots, c'est la

(*) Notre correspondant ne commet ici aucune exagération. Il y a en France un grand nombre de ces bureaux matrimoniaux, et c'est là une triste invention que le XIX^e siècle aura à compter dans ces pages à côté d'autres inventions plus utiles et surtout plus morales. On sait aussi qu'il avait été question il y a quelques mois de faire un établissement de ce genre dans le Haut-Canada. Depuis un an nous n'en avons plus entendu parler, et nous nous en réjouissons.

censure qu'il faudrait supprimer. Voici par exemple un poëte, M. Louis Bouilliet, qui passe trois ans à faire un drame en vers, *Faustine impératrice romaine*. La pièce est prête, les acteurs savent leurs rôles, les machinistes sont à leurs postes, le public attend. Tout-à-coup la commission de censure découvre des allusions terribles où l'auteur n'avait certainement pas voulu en mettre: la pièce est arrêtée. Que de temps et d'argent perdus! Le Directeur du théâtre est alors obligé de reprendre à la hâte une vieille pièce oubliée, et voilà comment l'art ne se ressent pas beaucoup de la liberté accordée aux théâtres.

Vous n'êtes pas, mon cher Directeur, sans avoir entendu parler de l'*Africaine* de Meyerbeer. Cet opéra est devenu légendaire comme le fameux vaisseau l'autruche qu'on n'a jamais vu. Il y a 25 ans que la pièce est faite, que la dernière main a été mise à l'œuvre, et que le maestro refuse de l'exposer aux feux de la rampe sous prétexte qu'il n'a point encore trouvé la cantatrice de ses rêves. En vain les directeurs, chargés d'or, sont-ils venus faire des offres au maestro; ce dernier jusqu'à ces derniers jours avait été intraitable. Mais voici que la nouvelle nous arrive que le manuscrit servira de pièce d'ouverture pour la nouvelle salle d'opéra, et que Mlle de Moeren, humble cantatrice qui chantait hier sur les théâtres de province, a été découverte par Meyerbeer qui lui confie son rôle de l'*Africaine*! Que les *Américains* se réjouissent, la musique va compter un chef-d'œuvre de plus.

Laissez-moi terminer par une histoire bien touchante — presque un roman — arrivée hier et dont les acteurs sont aujourd'hui connus de tout Paris.

Une jeune orpheline de 17 ans, Marie S***, d'une conduite exemplaire, avait été remarquée dans une maison de commerce où elle était placée par un autre employé de la maison, le jeune Eugène D***, fils d'un négociant de province: ai-je besoin d'ajouter que les deux jeunes gens s'aimèrent et se firent mutuellement des promesses de mariage. Tout-à-coup le jeune commis cessa de venir au magasin, et un soir Marie recevait une lettre lui annonçant que celui qu'elle aimait allait épouser une jeune fille de son pays. Marie résolut de mourir. Le soir elle écrivit à Eugène, en recommandant expressément à sa femme de ménage de ne porter la lettre que le lendemain matin à l'adresse indiquée.

Par bonheur, la servante avait à faire le soir même une course dans le quartier indiqué, et, pensant qu'elle pouvait le faire sans inconvénient, elle remit de suite la lettre à Eugène qui, en compagnie de son père, était en train de faire ses préparatifs de départ. Eugène, à la lecture de la lettre s'évanouit; le père la ramassa, la lut et courut au plus vite chez la jeune Marie.

La porte fut enfoncée, et on trouva Marie sur son lit sans connaissance, à moitié asphyxiée par la vapeur du charbon. Touché par cette marque d'amour, le négociant, après qu'un

médecin eut rappelé Marie à la vie, lui a promis que son mariage avec son fils aurait lieu avant quinze jours.

Ceci prouve que la désobéissance d'une bonne est quelques fois utile, puisque, pour avoir porté une lettre quelques heures plus tôt, la femme de ménage de Marie a sauvé la vie de sa maîtresse et fait le bonheur de deux êtres.

ARTHUR.

TYPOGRAPHIE DE G. SMITH & M. LEPROHON

144, rue Craig, 144

Notre nouvel établissement, à Montréal, nous permet d'offrir de véritables avantages à toute personne qui voudra bien s'adresser à notre maison.

Notre matériel est varié et présente un choix complet de types nouveaux pour ouvrages de luxe en différents genres.

Nous nous attacherons à satisfaire au goût du public et à produire des impressions élégantes à des prix relativement fort modérés.

Nous exécuterons tous les travaux, tels que *Livres*, *Pamphlets*, *Circulaires*, *Étiquettes*, *Notes*, etc., etc. dans le meilleur goût, en noir ou en couleur.

Nous avons aussi fait l'acquisition d'une magnifique fonte de musique, la plus belle qui soit en Canada; cette partie de la typographie engagera, nous l'espérons, les marchands-éditeurs à s'adresser à notre maison pour tout ce qui concerne les impressions en *Musique*, *Catálogos*, *Couvertures*, *Étiquettes*, *Circulaires*, etc.

Enfin, nous voulons obtenir la confiance et les encouragements du public par notre libéralité dans les transactions et aussi par notre activité et notre exactitude dans l'expédition des affaires.

CONDITIONS D'ABONNEMENT :

Le journal *les Beaux-Arts* paraîtra le 1^{er} de chaque mois;

Il se composera de 16 pages d'impression sur beau papier, et chaque numéro contiendra, sur une feuille séparée, un morceau de musique inédite ou originale de pas moins de 2 pages, imprimée avec luxe. Chaque numéro sera renfermé dans une couverture de couleur;

Le prix de l'abonnement est fixé à \$ 2, 00 par an.

Pour six mois d'abonnement, Un dollar. — NOTA. Les anciens abonnés recevront à titre de prime l'augmentation du journal jusqu'au 1^{er} Avril 1864. À partir de cette époque, ils paieront *deux dollars* par an.

Le prix de l'abonnement à la musique seule — Un dollar par an.

L'abonnement se paie invariablement d'avance.

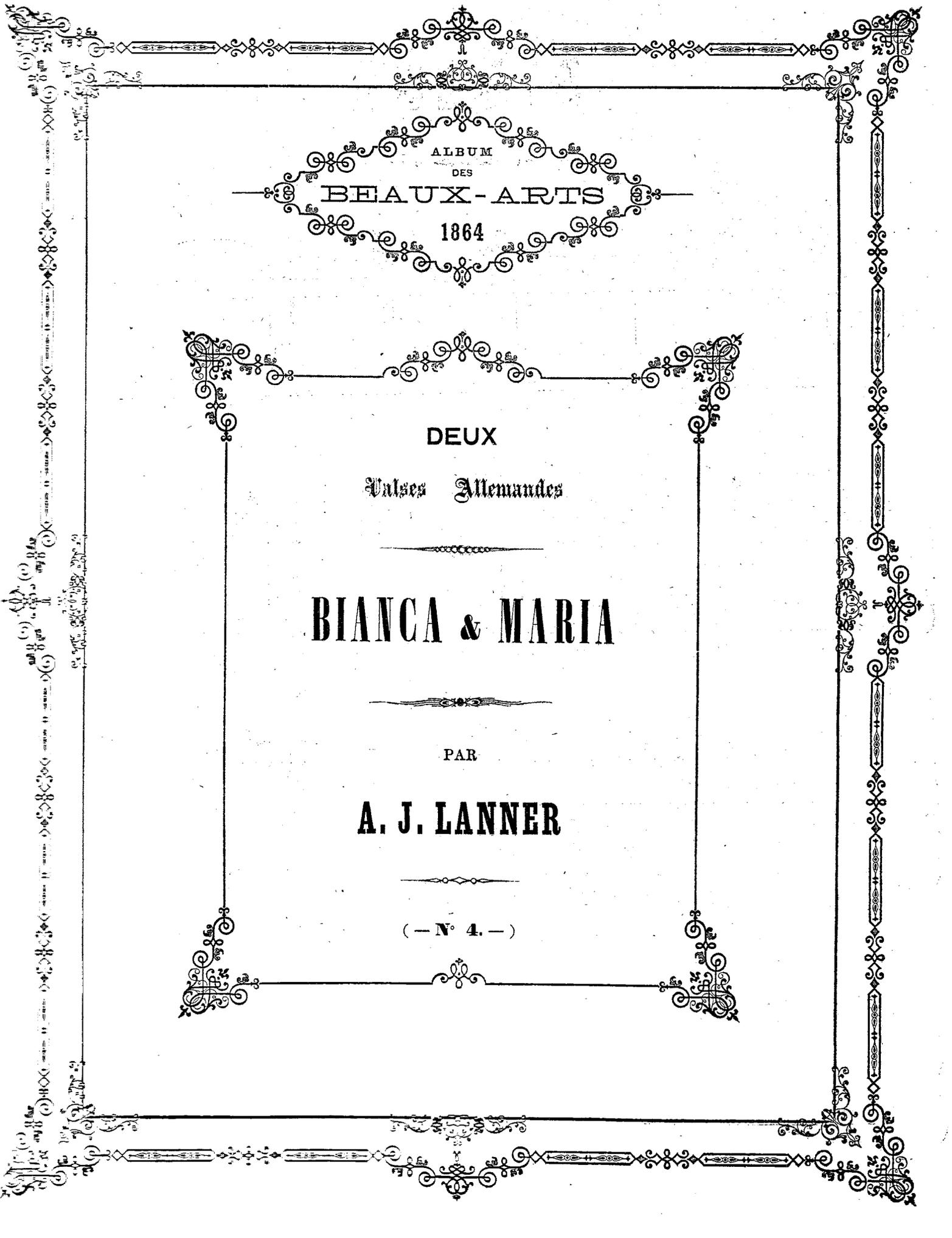
Toute personne qui fera insérer sa carte, paiera *deux dollars* pour l'année, avec facilité de la changer, et recevra le journal complet.

Le prix du port des *Beaux-Arts* est à la charge de l'abonné et est d'un centin par livraison. Il est de *six centins* par année, s'il est payé d'avance tous les trois mois entre les mains du maître de poste.

Toute communication concernant le journal doit être adressée: *franco* à Gust. Smith & Leprohon, propriétaires-éditeurs du journal des *Beaux-Arts*.

On s'abonne, à notre Imprimerie, 144, rue Craig, (Montréal.)

Montréal. — Typ. de Gust. Smith & M. Leprohon.



ALBUM
DES
BEAUX-ARTS
1864

DEUX

Valses Allemandes

BIANCA & MARIA

PAR

A. J. LANNER

(— N° 4. —)

BIANCA

A. J. Lanner.

FALSE.

The first system of musical notation consists of two staves. The upper staff is in treble clef with a 3/8 time signature and a key signature of one flat (B-flat). It features a melodic line with eighth notes and quarter notes, including a triplet of eighth notes. The lower staff is in bass clef with a 3/8 time signature, providing a harmonic accompaniment with chords and eighth notes.

The second system continues the musical piece. The upper staff shows a melodic line with a triplet of eighth notes and a quarter note. The lower staff continues the harmonic accompaniment with chords and eighth notes.

The third system includes first and second endings. The upper staff has a melodic line with eighth notes and quarter notes. The lower staff has a harmonic accompaniment. The first ending is marked '1a. Fin.' and the second ending is marked '2a.'.

The fourth system concludes the piece. The upper staff features a melodic line with eighth notes and quarter notes. The lower staff provides the harmonic accompaniment. The first ending is marked '1a.' and the second ending is marked '2a.'.

MARIA

A. J. Lanner.

VALSE.

The first system of musical notation consists of two staves. The top staff is in treble clef with a key signature of one sharp (F#) and a 3/4 time signature. It begins with a treble clef, a sharp sign, and a '3' indicating the time signature. The melody starts with a quarter note G4, followed by quarter notes A4, B4, and C5. The bottom staff is in bass clef with a key signature of one sharp (F#) and a 3/4 time signature. It begins with a bass clef, a sharp sign, and a '3' indicating the time signature. The accompaniment starts with a quarter note G2, followed by quarter notes A2, B2, and C3. A dynamic marking 'p' is placed above the first measure of the bass staff.

The second system of musical notation consists of two staves. The top staff continues the melody from the first system, featuring eighth notes and quarter notes. The bottom staff continues the accompaniment with chords and single notes.

The third system of musical notation consists of two staves. The top staff features a melodic line with a 'Fin.' marking above the third measure, indicating the end of a phrase. The bottom staff continues the accompaniment. A dynamic marking 'f' is placed above the first measure of the bass staff in this system.

The fourth system of musical notation consists of two staves. The top staff features a melodic line with many beamed notes, creating a rapid, flowing effect. The bottom staff continues the accompaniment with chords.

The fifth system of musical notation consists of two staves. The top staff features a melodic line with many beamed notes, similar to the fourth system. The bottom staff continues the accompaniment. The system concludes with a double bar line and a sharp sign.

LES BEAUX-ARTS.

ADRESSES DES PROFESSEURS DE MUSIQUE & CARTES D'AFFAIRES, ETC

<p>P. V. BARIL Artiste - Mouleur 31, rue Campeau.</p>	<p>Mademoiselle CUSSON Ecole de Demoiselles. (On y enseigne la Musique) N° 128, rue Ste. Marie.</p>	<p>JULIUS WERNER Professeur de Piano N° 18, rue Radegonde.</p>	<p>Madame PENNY Enseigne le Piano N° 24, rue Ste. Angèle, QUÉBEC.</p>
<p>BEER & SCHIRMER Importateurs de musique Européenne 701, Broadway, New - York.</p>	<p>Mademoiselle D. DEROME enseigne le Piano, N° 129, Rue S^c Catherine.</p>	<p>A. DESSAND Professeur de Musique QUÉBEC.</p>	<p>W. A. POND & O^c Editeurs de musique 547, Broadway New York.</p>
<p>FRANÇOIS BENOIT Dircc. des Montagnards Canadiens N° 12, rue Amherst.</p>	<p>J. L. DEMERS Artiste-Photographe N° 123, rue Dorchester.</p>	<p>LAURENT & LAFORCE Imp. de Pianos et d'Harmoniums N° 131, rue Notre-Dame.</p>	<p>MOISE SAUCIER Professeur de Piano N° 146, rue Sanguinet.</p>
<p>BOUCHER & MANSEAU Importateurs et éditeurs de musique Européenne et Américaine N° 131, rue Notre-Dame.</p>	<p>H. GAUTHIER Professeur de Flûte, Violon, etc. N° 72, rue Dorchester.</p>	<p>Mademoiselle LARIVIÈRE Ecole de Demoiselles (On y enseigne la Musique) N° 78, rue S^c Maurice.</p>	<p>GUST. SCHILLING M^c Conservatoire de Musique N° 18, rue Radegonde.</p>
<p>NAPOLÉON BOURASSA Atelier de Peinture N° 11, rue St. Simon.</p>	<p>R. HENDERY Bijoutier, Orfèvre - Artiste N° 154, rue Craig.</p>	<p>PAUL LETONDAL del Inst^m Imp^m des Jeunes Aveugles de Paris Professeur de Piano N° 223, rue Lagauchetière.</p>	<p>GUSTAVE SMITH Professeur de Piano au Sacré-Cœur.</p>
<p>V. BOURGÉAU Architecte coin des rues Dorchester et des Allemands.</p>	<p>J. B^c LABELLE Direct. de la Soc. Philharm. Canadi^m Professeur de Piano N° 193, rue St. Antoine.</p>	<p>A. LEVÉSQUE Architecte N° 28, Petite rue St. Jacques.</p>	<p>F. Herbert TORRINGTON Professeur d'Orgue de Piano et de Violon 10, rue Balmoral.</p>
<p>Jean BRAUNEIS Professeur de Harpe et de Piano N° 18, rue Ste. Elizabeth.</p>	<p>Ed. LACROIX Professeur de Piano Rue Latour.</p>	<p>MITCHEL & FORTÉ Facteurs d'Orgues réparent et accordent ces instruments N° 159, rue Bonaventure.</p>	<p>O. TOURANGEAU Professeur de Piano Ste Anne de la Pocatière.</p>
<p>CHARLES CAPELLI Artiste-Statuaire N° 35, rue Notre-Dame.</p>	<p>Jean LAUKOTA (Fabricant de Pianos.) Accorde et répare les instruments chez Laurent et Laforce.</p>	<p>ROBERT MORGAN Importateur et éditeur de musique Européenne et Américaine N° 27, rue S^c Jean QUÉBEC.</p>	<p>Mademoiselle VINCELETTE enseigne le Piano N° 128, rue Lagauchetière.</p>
<p>J. P. CRAIG Fabricant de Pianos N° 82, rue St. Laurent.</p>	<p>Monsieur YOUMANS Professeur de Chant N° 49, rue St. Antoine.</p>	<p>OVIDE PARADIS Facteur d'Orgues S^c Michel d'Yamaska.</p>	<p>SAMUEL R. WARREN Facteur d'Orgues N° 18, rue St. Joseph.</p>
		<p>ANATOLE PARTHENAIS Artiste-Sculpteur Village de L'Industrie.</p>	

GUST. SMITH & M. LEPROHON

IMPRIMEURS - ÉDITEURS

144, rue Craig, 144

MONTREAL

Notre nouvel établissement nous permet de pouvoir offrir au public des avantages que nul autre ne saurait lui donner pour les impressions les plus variées, en noir ou en couleur.

On y exécute tous les travaux, tels que Livres, Pamphlets, Circulaires, Etiquettes, Factures, Notes, Cartes d'adresse, Checks, Cartes de visites, Livres de dépenses pour entretien de maison, et tout ce qui se rattache à la Librairie, au Commerce, et à la Musique.